

RiveDieu

Revue belge de spiritualité

31

RENCONTRE

Jean-Marie Bui

BIBLE

Joseph relit son histoire

UN MOT DE SPIRITUALITÉ

Devenir humble
pour grandir

SPIRITUALITÉS D'AILLEURS

Yom Kippour

fidélité

Jean-Marie Bui

De Saïgon à Liège : itinéraire d'un appel

Propos recueillis par Myriam Tonus



Rien ne prédisposait Jean-Marie Bui à devenir prêtre catholique. Né au Viêt Nam, imprégné de culture bouddhique, ce petit homme souriant a connu une vie pleine de péripéties, mais aussi de rencontres. Ce sont elles qui l'ont finalement amené à Ans, près de Liège. Relecture d'un parcours hors du commun.

Photo © Myriam Tonus



Photo © Nicolas Festré

Messe d'installation de l'abbé Jean-Marie Bui comme curé

— ***Vous êtes d'origine vietnamienne, mais de nationalité française...***

En effet, et mes parents aussi. Je suis né à Saïgon — aujourd'hui Hô-Chi-Minh-Ville. Toute ma famille était bouddhiste, mais plutôt par tradition culturelle. Ce qui était important pour nous, c'était le culte des ancêtres. Seule ma mère professait une adhésion véritable. Nous allions quelques fois par an à la pagode, mais sans vraiment pratiquer — un peu comme ici beaucoup de personnes baptisées se disent croyantes mais ne vont jamais à la messe. Et puis, en 1975, le communisme s'est installé et ma famille a fait quatre tentatives pour fuir ce régime, mais on a chaque fois été rattrapés par la police. Comme l'argent finissait par manquer, en 1979 mes parents m'ont envoyé seul avec mon frère. J'avais 15 ans, mon frère, 14 et le projet était qu'une fois arrivés dans un

camp de réfugiés, en Thaïlande ou en Indonésie, nous irions aux États-Unis où avaient déjà fui d'autres membres de la famille. Mais voilà, en mer, nous avons été piratés cinq fois. La dernière fut la plus terrible : les filles les plus jolies ont été violées puis kidnappées pour la prostitution. Nous, nous n'avions plus rien. C'est un bateau français, qui passait par là par hasard, qui nous a recueillis. Comme langue étrangère, je ne connaissais que l'anglais : jamais nous n'avions imaginé aller en France ! Une fois arrivés, mon frère et moi avons été recueillis par les services sociaux, envoyés en Lozère dans un village appelé Marvejols et jusqu'à l'obtention du baccalauréat, nous avons été « pupilles d'État ».

— ***Et que fait-on ensuite, lorsqu'on est majeur mais sans famille sur place ?***

Eh bien, les services sociaux m'ont obtenu une bourse pour

aller étudier à Montpellier où j'ai fait deux ans d'études supérieures en informatique. Je sortais d'une école catholique et mon meilleur professeur était celui de mathématiques. Je ne savais pas qu'il était prêtre et c'est lui, dont je me sentais proche, qui m'a conseillé de faire d'abord des études courtes. Moi, j'aurais voulu être médecin, mais il fallait gagner ma vie car c'est à cette période-là que mon frère et moi faisons les formalités pour permettre à notre famille de nous rejoindre. Nous avons été aidés par trois familles françaises. En effet, mon frère et moi étions accueillis en tant que réfugiés politiques, tandis que ma famille était considérée comme immigrante au titre du regroupement familial et n'avait pas droit aux aides financières. Si nous sommes français, c'est que rapidement nous avons été tous considérés comme réfugiés politiques, ce qui nous a permis d'obtenir la nationalité française.

— ***Vous voilà donc informaticien de métier...***

Oui, je travaillais et, en même temps, je reprenais des études qui m'ont finalement permis de devenir ingénieur. À cette époque, je n'étais pas éveillé spirituellement. Je baignais dans une espèce de bonheur familial qui me suffisait. Mais il se fait que pendant mon séjour en orphelinat, j'avais rencontré des copains et pour pouvoir sortir



Photo © Myriam Tonus

avec eux en ville, le dimanche, je les accompagnais à la messe. Je n'y comprenais rien ! La langue, les rites, tout m'était étranger. Mais peu à peu, j'ai compris les homélies du prêtre. Il parlait de Jésus, disait que Dieu aime tous les hommes, qu'il a une préférence pour les pauvres et les malheureux. Alors j'ai pensé : « Je suis très malheureux. Si tu m'aimes vraiment, fais venir ma famille ! » Je ne savais pas que c'était déjà une prière et j'ai vite oublié. Plus

tard, j'ai accompagné des amis à Lourdes, comme brancardier : j'avais surtout envie de voir cette belle région des Pyrénées... C'est durant cette semaine que j'ai vécu ma conversion. J'étais assis près de la grotte et je regardais cette foule de toutes nationalités, de toutes couleurs de peau. Je me demandais : « Quelle est cette foi qui les rassemble ici ? Maintenant, je suis heureux, est-ce grâce à moi ? » Et je me suis souvenu de la prière que j'avais faite. Je me suis dit : « Jésus m'a exaucé. » De retour de Lourdes, à 26 ans, j'ai décidé de devenir catholique et j'ai suivi deux ans de catéchuménat. En cachette de ma famille, car j'avais peur de décevoir mes parents : dans notre culture, l'aîné mâle est le successeur, il hérite de la maison et a le devoir de pratiquer le culte des ancêtres avec ses frères et sœurs, il doit être exemplaire pour eux. C'est pour cela que je ne leur ai annoncé ma conversion que trois mois avant le baptême.

— ***Et comment ont réagi vos parents ?***

De manière étonnante ! Papa a eu cette parole énigmatique : « C'est très bien. Sois chrétien à ma place... » J'ai appris depuis lors qu'au Viêt Nam, il allait en cachette prier une Vierge réputée faire des miracles, afin qu'elle nous aide à sortir du pays. Maman, elle, a dit que le christianisme était une bonne religion, mais que je ne devais plus changer. Je crois qu'elle craignait que ma conversion ne soit qu'un moyen pour épouser une fille ! Au Viêt Nam, en effet, pour épouser une fille catholique, il faut l'être soi-même. En fait, les bouddhistes ont un res-

pect réel et profond pour les autres religions, je trouve même qu'ils sont en avance sur nous. D'ailleurs, ici, on a l'habitude de dire que le bouddhisme n'est pas vraiment une religion, alors qu'en réalité on peut dire que c'en est une, car le sacré y est très présent. Simplement, la notion de divinité n'est pas nécessaire à ce système de pensée. Je vis donc en parfaite harmonie avec ma famille. Remarquez que dans le christianisme, on a aussi le devoir d'honorer ses parents ! Mais je dois constater qu'ici, les parents ont tous les devoirs... et les enfants n'ont que des droits. Au Viêt Nam, la piété filiale est fondamentale ; on n'imagine pas laisser seuls les parents âgés ni les placer dans une maison. Le bonheur familial, c'est d'habiter dans une grande maison où vivent plusieurs générations.

— ***Une fois baptisé, avez-vous immédiatement songé à devenir prêtre ?***

Pas du tout ! Je suis allé à Paris, afin d'y faire une belle carrière de consultant en informatique. Mais en même temps, je voulais préparer ma confirmation et un jour, je suis tombé sur ce passage de l'évangile de Mathieu où Jésus rencontre le jeune homme riche. Cela s'est imposé à moi : ce jeune homme riche, c'était moi ! Nanti, en bonne santé, guindailleur, avec un bon diplôme... mais je n'avais pas trouvé le but de ma vie. Je ne voulais pas avoir une vie pépère, avec femme et enfants. Si j'étais resté au Viêt Nam, j'aurais pu être soldat, mourir pour ma patrie... Et voilà que je suis devenu ami d'un prêtre vietnamien du diocèse de Liège. Un jour, au télé-



Bénédiction et procession des Rameaux (Ans, 17-04-2011)

phone, il me dit : « Jean-Marie, tu as 30 ans et tu n'es pas encore fixé. Il te faut maintenant faire des choix. » Il sentait — mieux que moi ! — que j'étais à un carrefour. Cela a provoqué en moi un déclic... et je l'ai rejoint à Liège pour entrer au séminaire. J'ai donc quitté mon emploi, en assurant tout de même mes arrières, au cas où je changerais d'avis ! Mais j'avais trouvé ma voie et en 1999, à 35 ans, j'ai été ordonné prêtre, nommé vicaire à Waremmé puis curé à Soumagne et me voici à Ans. Pour des raisons de santé, j'ai demandé à être vicaire à mi-temps, ce qui m'a été accordé.

— Vos racines sont bouddhistes, vous êtes prêtre catholique. N'y a-t-il aucune différence ?

Si, bien sûr. Par exemple, j'adhère à la parole évangélique qui nous demande d'aller an-

noncer la Parole dans le monde entier. Mais je me demande aussi : comment évangéliser ? Pour moi, ce n'est pas répéter ce qu'ont fait les missionnaires européens au Viêt Nam : les bouddhistes ne sont pas prosélytes. Le Dalaï-Lama répète d'ailleurs qu'il nous faut avancer chacun dans la voie de notre propre religion. Si la méditation bouddhiste vous attire, imitez-la dans votre propre tradition. Par ailleurs, je constate que certains de mes confrères cherchent à mener une carrière. Moi, je suis plutôt comme les moines bouddhistes (ou chrétiens !) : si je me fais prêtre, c'est pour me consacrer au Seigneur et à son service, rien d'autre.

— Le bouddhisme considère que la vie est un malheur dont il faut se libérer en s'affranchissant du désir. Partagez-vous cette croyance ?

Non, pas du tout ! Pour moi, la vie est belle et je ne crois pas à la réincarnation. Même si je suis, comme vous certainement, incapable de dire ce que sera la résurrection, je crois que c'est notre chair qui ressuscitera. Nous ne sommes pas destinés à nous dissoudre dans un grand nirvana, tout être est unique et irremplaçable aux yeux de Dieu. Cette unicité est inscrite jusque dans nos gènes, puisqu'il n'y a pas deux ADN semblables !

— Vous êtes un prêtre heureux ?

Mais oui. Et je crois que mes paroissiens s'en rendent compte ! ●